

Olivier Flournoy

Sigmund Freud-Melanie Klein : une querelle dépassée

Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 44, Numéro 5-6, 1980.
Repris sous une forme légèrement modifiée dans le livre *Le temps d'une psychanalyse*, Edition Belfond.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. Sigmund Freud-Melanie Klein : une querelle dépassée. In : *Revue française de psychanalyse*. Vol. 44, N° 5-6, 1980. 912-916.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1980.pdf

Sigmund Freud-Melanie Klein : une querelle dépassée

Olivier Flourney

Le conflit entre kleiniens et freudiens qui menace périodiquement de faire éclater le mouvement psychanalytique me paraît aujourd'hui anachronique et dérisoire, et les confrontations auxquelles il donne lieu de la comédie d'arrière-garde. Je vais brièvement exposer dans les lignes qui suivent comment je suis arrivé à de telles conclusions après avoir vécu de près pendant des années ce que je sentais comme les exigences contraignantes des premiers et les échappatoires maladroites des seconds.

Melanie Klein a eu à mon sens la sagesse de vouloir déplacer le complexe d'Œdipe vers la petite enfance. Ceci correspond à l'idée que le bébé fille se pressent d'un sexe féminin dominant avec l'intuition d'une valeur pénétrante telle que le pénis chez le garçon et que le bébé garçon se pressent d'un sexe masculin dominant avec l'intuition d'un contenant tel que la cavité vaginale chez la fille. Mais pourquoi donc à partir d'une telle réciprocité initiale devoir privilégier le sexe féminin au point de faire de la mère et de l'analyste une femme contenant le pénis du père avec comme conséquences les effroyables fantasmes destructeurs que l'on sait entre fille et mère ?

Melanie Klein a cru bon d'ajouter aux stades de développement de la libido de Freud la position schizoparanoïde et la position dépressive. Alors que Freud a eu l'idée de génie de soigner des névrosés avec l'aide d'une théorie basée sur un développement non pathologique, Klein s'occupe d'enfants à l'aide d'une théorie psychopathologique les rendant d'abord psychotiques puis névrosés. Curieux renversement si l'on se souvient que Freud était médecin et que Klein ne l'était pas.

Pourtant il n'est que juste de tenir compte des arguments des kleiniens. Étranges arguments, il est vrai, qui veulent que position signifie changement et que dépressive signifie tristesse due à un deuil.

En fait cette position dépressive signifie la nécessité pour l'analysé de faire le deuil de son analyste en tant que représentant de la mère dont le vagin contient le pénis du père s'il veut réussir à terminer son analyse, étape qui correspondrait à un changement dans la vie de l'enfant lui permettant d'atteindre la génitalité pré-pubère ou encore le stade phallique de Freud. Stade phallique vu dans un aspect uniquement défensif, celui de la renonciation au pouvoir phallique de la mère. Ce changement signifie en outre, pour reprendre les termes du titre d'un livre de Klein, abandon de l'envie et gratitude pour la mère qui permet à l'enfant de réparer les dommages, les mutilations qu'il aurait causés aux organes sexuels, vagin et pénis de cette mère. Dans ce même sens l'analysé cessera d'être envieux de son analyste et pourra lui exprimer sa gratitude.

Il résulte de cette nécessité une impression de contrainte, de tyrannie qu'on peut déceler au niveau de l'expérience. En théorie un analysé qui atteint la position dépressive est arrivé aux limites de son analyse. Toutefois l'analyste demeurant toujours la mère qui possède le pénis du père il est exclu que l'analysé ne soit jamais cette mère ni un père privé de son pénis par la mère.

L'analysé n'a plus qu'à se résigner et à se cantonner dans sa position dépressive. A moins que dans un ultime sursaut il s'identifie à la mère en question et devienne analyste kleinien. Ou encore qu'il interrompe son interminable position dépressive de manière violente, en claquant la porte. Un glissement se produit inévitablement d'une théorie kleinienne à un kleinisme dogmatique.

Comment y réagissent les freudiens ? Question qui en soulève une autre : qui sont les freudiens ? Sans m'appesantir sur cette dernière je dirai que les freudiens au sens large, ceux qui n'appartiennent pas à une école, y réagissent comme à tout dogmatisme. Ils se défendent et se défendent étonnamment mal, ce qui est à leur honneur, faute de quoi ils s'enliseraient dans un cercle de dogmatismes.

D'esquive en esquive, de protestations en protestations, ils s'opposent à quelques points montés en épingle ou tentent de rejeter tout en bloc pour le plus souvent finir par lâcher du lest et s'accommoder tant bien que mal du phénomène kleinien, et faire bonne figure à mauvais jeu. On ne se dispute plus, on refoule les passions, le temps est à la confrontation bien orchestrée entre gens polis qui en pensent plus long qu'ils n'en disent.

Ma solution sera d'un autre ordre et je vais commencer par rappeler dans les grandes lignes et de manière très sommaire les découvertes de Freud concernant le complexe d'Œdipe.

Dès le début Freud a pensé que l'enfant avait un désir prédominant pour le parent du sexe opposé. La petite fille aime et désire son père, le petit garçon sa mère. Pourtant il n'a fait intervenir la sexualité génitale infantile qu'à l'époque du stade phallique qu'il situe aux environs de 3-4 ans. A cette époque-là de la vie de l'enfant, la fille se sent pourvue d'un clitoris qui ne demande qu'à grandir et le garçon d'une verge bien ancrée et bien visible, et simultanément – ou est-ce

successivement... –, fille et garçon vivent le drame de la castration qui confirme leur accès au monde génital par la résignation progressive à la castration pour la fille et les montées d'angoisse à l'idée de perdre sa verge pour le garçon. On connaît les difficultés de Freud et ses hésitations à maintenir ce modèle pour la fille, modèle qui, il faut le reconnaître, ne lui fait pas la part belle. Il va du reste les nommer à différentes reprises. Il déclare par exemple que le complexe d'Œdipe ne s'applique qu'au petit garçon. Il parle de la sexualité féminine comme du continent noir, ce qui doit vouloir dire blanc je suppose, dans la mesure où la carte d'Afrique laissait tous les espaces inconnus en blanc. Enfin il s'exclame : « Mais que veulent donc les femmes ! »

Mais ce n'est pas tout. Oubliant ces difficultés il se lance, en 1912 et 1913, dans la lecture des énormes livres d'ethnologie de l'époque et avec un enthousiasme débordant, dont ses historiographes témoignent, il rédige *Totem et tabou*, le livre qu'il préférera entre tous, son enfant chéri. Le sommet en est bien sûr sa vision des origines. Je la cite telle qu'elle est décrite dans *Ma vie et la psychanalyse*.

« Le père de la horde primitive avait accaparé en despote absolu toutes les femmes, et tué ou chassé les fils, rivaux dangereux. Un jour cependant les fils s'associèrent, triomphèrent du père, le tuèrent et le dévorèrent en commun, lui qui avait été leur ennemi, mais aussi leur idéal. Après l'acte ils furent hors d'état de recueillir sa succession, l'un barrant pour cela le chemin à l'autre. Sous l'influence de l'insuccès et du remords, ils apprirent à se supporter réciproquement, s'unirent en un clan de frères de par les prescriptions du totémisme, destinées à empêcher le renouvellement d'un acte semblable, et renoncèrent en bloc à la possession des femmes pour lesquelles ils avaient tué le père. Ils en étaient maintenant réduits à des femmes étrangères : de là l'origine de l'exogamie, si étroitement liée au totémisme. Le repas totémique était la fête commémorative de l'acte monstrueux duquel émanait le sentiment de culpabilité de l'humanité (péché originel), et avec lequel avaient commencé à la fois l'organisation sociale, la religion et les restrictions de la morale. »

Totem et tabou a eu un formidable retentissement dans les milieux ethnologiques. Innombrables sont les ethnologues qui ont cherché soit à prouver la justesse de l'hypothèse, son caractère général, soit à démontrer son ineptie, son inanité.

Les psychanalystes par contre sont restés étonnamment silencieux, pudiques peut-être, alors que Freud, qui avait déjà en 1899 parlé d'un de ses souvenirs-écrans, nous présente là une superbe image-écran. Comment comprendre qu'après tant d'années personne n'ait dit, à ma connaissance, ce qui crève les yeux ? Le complexe d'Œdipe inversé du père de la psychanalyse.

Freud masque sous une horde de frères ce qui l'épouvantait, son désir incestueux de fille pour son père. Pire encore, pour obtenir satisfaction il dissimule

son matricide sous d'innombrables femelles que le père s'appropriait de manière égoïste et despotique. Freud, fille, peut alors prendre la place de la mère et commettre son forfait, coucher avec le père et par là reproduire en acte la scène primitive dont il est issu. Enfin pour couronner le tout il s'agit d'un coït oral, comble de l'horreur caché sous le funeste banquet, origine de toute chose.

Freud est à la fête en écrivant son histoire, fête commémorative de cet acte monstrueux, accomplissement du désir le plus intense et le plus secret, le mieux gardé de sa personne.

Qu'advient-il alors? Ce qui doit arriver en pareil cas, il sera enceint d'un enfant du père et accouchera de son enfant : le complexe de castration entérinant inceste et matricide, mais aussi, comme les frères de la horde le montreront à travers l'organisation sociale, la religion et les restrictions de la morale, interdisant l'inceste et le meurtre dont il est issu.

L'image-écran de Freud lui est restée secrète, mais elle n'est pas restée inactive. Le surgissement de l'instinct de mort sera sa position dépressive, intériorisation et retournement sur soi du meurtre de la mère. Et il y aura malaise dans la civilisation des frères de la horde. Pessimisme de Freud qu'on va interpréter comme sombre sagesse d'un vieillard alors qu'on pourrait y voir le pessimisme de Freud devant l'insurmontable difficulté à vivre le complexe d'Œdipe inversé qu'il a découvert.

Il m'est maintenant possible de m'attaquer au cheminement complexe de Melanie Klein. Dans son projet d'être femme analyste, Klein a dû soupçonner quelque chose du meurtre de la mère de Freud, et sa réaction aura été d'autant plus violente que l'élimination de la mère était mieux dissimulée à ses yeux comme à ceux de Freud.

Elle s'installe alors sur la scène psychanalytique sous l'emprise d'une indicible fureur, remplit la place vacante de la mère auprès du père de la horde primitive dont elle arrache la verge pour la dissimuler dans son vagin. Melanie Klein devient la femme au pénis du père, de Freud le père. Le talion est parfait. Si Freud imagine la castration comme l'ablation de la verge et s'il ose prétendre que les femmes sont des êtres châtrés, alors Klein lui renvoie la castration comme l'ablation du père, père dénié comme l'a été la mère de Freud. De ce père il ne reste que le pénis qu'elle s'approprie de manière inaliénable.

On comprend mieux dès lors pourquoi Melanie Klein utilise les termes de position schizo-paranoïde et de position dépressive. Sa terrible colère réactionnelle lui reste inconsciente. Elle est de l'ordre de la psychopathologie et du fait de son caractère inconscient elle est atemporelle. Elle dure indéfiniment et s'actualise sans cesse. La position durera aussi longtemps que la colère. Et la schizo-paranoïa témoignera toujours de ce pénis coupé du père et affirmé comme sien. Quant à la dépression, elle témoignera de cette fureur rentrée et attaquant la personne propre. Pourtant un dernier point me paraît exiger encore une interprétation.

La femme au pénis du père est une création de Melanie Klein consciente. Ou encore c'est Melanie Klein qui se déclare ouvertement femme au pénis. Qu'en est-il alors du fantasme inconscient ?

Le kleinisme, ai-je dit, est dogmatique et intolérant. Tout analysé kleinien doit devenir kleinien ou il ne devient pas. C'est le malaise de l'exclusivité ou de l'exclusion. Les kleiniens ne reconnaissent pas les non-kleiniens comme les leurs. S'ils se disent volontiers freudiens, ou dans la droite ligne du freudisme, par exemple à propos de l'instinct de mort, ils refusent par contre catégoriquement d'accepter un freudien – tel que l'auteur de ces lignes – comme un des leurs. C'est leur loi. C'est leur droit. Et c'est ce qui m'incite à proposer un dernier renversement. Melanie Klein n'est la femme au pénis du père que sous forme d'une affirmation déclarée. Ce que cette affirmation cache en dernière analyse, c'est que Klein est le pénis du père de la horde qui s'est logé dans le vagin de la mère, de Freud.

Ainsi la boucle se boucle. La clé en est le mystère des origines, la scène primitive sur laquelle Freud et Melanie Klein pourraient s'entendre pour résoudre leur incessante querelle. Comme ils ne le feront jamais, c'est à leurs héritiers de les réconcilier.